

Frank Andriat

# Ces morts qui se tiennent par la taille



Roman

éditions du  
**ROCHER**

Ces morts qui se tiennent par la taille

Le site de l'auteur  
**[www.andriat.fr](http://www.andriat.fr)**

Tous droits de traduction,  
d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays.

© **2015, Groupe Artège**  
Éditions du Rocher  
28, rue Comte Félix Gastaldi  
BP 521 - 98015 Monaco

*[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)*

ISBN : 978-2-26807-746-8  
ISBN epub : 978-2-26808-060-4

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Clara a vieilli. Plus silencieuse encore qu'avant. Elle a choisi d'achever sa vie dans une maison de retraite alors qu'elle n'a que soixante-sept ans. Avec d'autres « vieux » plus âgés qu'elle. Pour se punir ? Elle ne m'a rien révélé à ce sujet. Cependant, je ne peux pas comprendre sa décision autrement : qui déciderait de vivre les dernières années de son existence en compagnie de fantômes qui perdent la boule et qui puent la pisse ? Sans consulter personne, Clara est venue s'installer dans la maison de retraite la plus proche de son ancien domicile. Elle a quitté sans préavis la demeure où Élise et Fred ont passé leur existence, où elle-même est née : pourquoi ne m'a-t-elle parlé de rien avant de venir s'enterrer dans ce mouroir ?

Le bâtiment a trois étages. Dès qu'on y entre, ça pue la mort. Les plantes en plastique devant le comptoir d'accueil, comme pour prouver qu'aucune vie ne peut s'épanouir ici. L'ascenseur et ses relents d'urine avant d'atteindre le troisième, où Clara a élu domicile.

J'ai eu beau m'étonner, la menacer de l'abandonner, ajouter que je ne viendrais jamais la voir. Rien n'a pu la dissuader d'achever sa vie en enfer. À ma remarque, elle a même souri et a daigné lâcher que cet enfer-ci lui ferait oublier l'autre, celui qu'elle vit à l'intérieur depuis ma naissance. Une grosse boule s'est formée dans ma gorge. Quel dommage lui avais-je donc causé en naissant ? La venue d'un enfant n'est-elle pas toujours une fête ? Pourquoi Clara me haïssait-elle ? Il n'y avait rien à ajouter, même si je ne comprenais pas cette idée de vouloir effacer le mal par le mal.

Sans la décision de Clara, j'aurais découvert votre photo plus tard. Après sa mort sans doute, quand j'aurais dû vider la maison comme je le fais aujourd'hui. Clara est partie, les mains vides : elle n'a rien voulu emporter, quelques papiers et quelques vêtements à peine, ni un bijou ni une photo, à part

celle de moi, à treize ans, qu'elle conserve depuis lors dans son portefeuille comme si c'était une icône. « Quand tu étais une petite fille, quand tu étais une petite fille. »

Des mots rares dans sa bouche. Combien de fois, Clara s'est-elle montrée affectueuse ? Pas plus qu'Élise, elle n'est démonstrative. Et ces petits mots du cœur, lorsqu'ils viennent peu souvent, en acquièrent d'autant plus de poids. À treize ans, je n'étais plus une si petite fille que ça. Je voulais même que les garçons me considérassent avec des yeux avides. Ma poitrine, hélas pas celle de Freya, mes hanches qui s'arrondissaient, mes règles comme une preuve irréfutable que, petite fille, je n'étais plus. Il y avait aussi Fred dont le regard pesait sur moi très souvent. Et les yeux apeurés d'Élise qui n'avaient plus rien de lumineux comme sur la photo où vous vous tenez par la taille. On aurait cru qu'elle craignait le diable. Je me demandais ce qu'elle avait vécu pour avoir une telle trouille.

Surprise totale. Clara m'a téléphoné un soir pour m'annoncer qu'elle s'installait dans une maison de retraite. Je suis restée sans voix. Elle a ajouté qu'il faudrait que je m'occupe de la villa, que je pouvais y élire domicile ou la vendre. Peu lui importait. J'avais fui cette demeure depuis longtemps ; comme un boomerang, elle me revenait dans la gueule. J'ai répondu à Clara que ce n'était pas possible, que ce mouvoir n'était pas pour elle, qu'elle ne pouvait pas abandonner aussi facilement le lieu où elle avait toujours vécu.

Si j'avais pu, j'aurais bouté le feu à cette turne ! Purifier par les flammes jusqu'au moindre souvenir ! Mais, même si j'ai plus de courage qu'Élise ou que Clara, je tiens d'elles une frilosité coupable qui m'empêche d'aller au terme de mes désirs. Sans compter ce besoin irrépressible de comprendre, que je cultive avec une obsession brûlante, cette exigence de savoir pourquoi l'existence d'un être peut déraiper si fort que, dans sa fatale

glissade, il entraîne sa famille entière.

Et vous êtes là, sur la photo, cachés entre les pages d'un vieux traité des caresses. Vous souriez, vous êtes à deux sur le tremplin du bonheur, à l'aube de votre mariage, peut-être est-ce un souvenir de fiançailles ! Élise et Fred. De vous, Clara a détruit toutes les photos. Quand vous êtes morts, elle a brûlé jusqu'à la moindre image qui aurait pu rappeler votre passage sur la terre. Sans me consulter. Comme elle l'a fait pour entrer dans ce home puant. Elle a toujours préféré me placer devant le fait accompli. Comme Fred. Avec une violence à peine contenue.

Clara est debout, devant le poêle qui ronfle avec fureur. À ses pieds, par terre, les albums vidés de leurs clichés d'Élise et de Fred, mais d'elle aussi, Clara petite fille, Clara heureuse. Et, dans les flammes, se tordent les souvenirs. J'entre dans la pièce, je remarque le carnage, je hurle : « Mais putain, pourquoi t'as fait ça ? » Et elle sourit, oui, c'est très rare, elle sourit avant de me répondre qu'elle a agi ainsi pour purifier son âme. Sans la photo dénichée par hasard dans *Le couple et l'amour*, de Fred et Élise, je ne posséderais pas la moindre image.

Je ne crois pas qu'on se guérisse en pratiquant la politique de la terre brûlée. Je crois qu'on retrouve la lumière lorsque l'on peut comprendre. Et si j'avais possédé plus qu'une photo de vous deux, si j'avais pu m'imprégner de vos portraits à divers moments de votre vie, Élise et Fred saisis sous des angles différents, peut-être y verrais-je plus clair, peut-être saisis-je pourquoi, un soir, ma vie fila à toute allure vers le désespoir.

Clara a plutôt été du genre à se rouler en boule et à laisser pleuvoir les coups du sort. Chacun survit comme il le peut. Il n'y a pas à juger : tous les moyens pour remonter à la surface sont bons lorsqu'on se noie. D'elle ou de moi, qui a le plus souffert ? Cela aussi s'estime mal : on pénètre dans l'univers de la douleur, c'est tout, et l'on serre fort les dents pour ne pas crier.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Il s'appelait Frédéric. Quel sourire du destin ! Quelle ironie ! Un Frédéric qui eût pu me guérir de Fred ! Je ne sus pas ce qu'il devint, comment il se reconstruisit après mon injuste rejet. Je songeai à lui, des mois durant, en pleurant amèrement, en lissant mes cheveux avec le souvenir de la tendresse qu'il avait dans les yeux lorsqu'il les posait sur moi, les yeux du seul homme qui m'habillait de son regard, même si je devinais qu'il désirait avec avidité me découvrir nue. En le rejetant, j'ai perdu beaucoup de respect. Celui qu'il avait pour moi et celui que je me portais à moi-même.

J'ai ramé en eaux troubles. J'avais vingt et un ans et, avant aujourd'hui, c'est un des rares instants de ma vie où j'ai tenté de croire au bonheur. À la maison, je ne pouvais rien laisser découvrir de mes sentiments. Ceux-ci auraient effrayé Élise et Clara, et ils auraient fait rire Fred. Je refusais d'offrir le moindre plaisir à cet homme-là. Je cachai ma peine. Comme Élise et Clara m'avaient si bien appris à le faire. Je me murai dans mon travail. Le cabinet d'avocat de Fred avait grandi en importance et il m'avait engagée, comme Clara. Sans même me demander mon avis. Le silence des deux femmes me mena à céder. Comme elles, malgré l'horreur et sans doute à cause de celle-ci, j'étais habituée à obéir, à oublier ma personne avec qui, pour survivre, j'avais coupé tout contact depuis le soir de mes treize ans, quatre mois et onze jours. J'avais honte de moi et, lorsqu'on cultive ce sentiment, on n'est pas une bonne compagne pour soi-même.

Et soudain apparut Freya. Quelques semaines après ma rupture avec Frédéric. Dans la rue, ornée d'un sourire plantureux et d'un décolleté plus merveilleux encore. Freya a toujours aimé la vie et elle l'exprime avec bonheur. J'aurais voulu ne pas la reconnaître, mais elle habitait en moi, dans les plis de l'amitié et des regrets. Quand elle me vit, son sourire

monta à son zénith et elle explosa d'un rire franc. Comme si nous nous étions quittées la veille ! Comme si, jamais, je ne l'avais trahie ! « Je savais que je te reverrais, ma chérie, je savais et j'en suis si heureuse ! »

Ma Freya. Elle me suivait à la trace sur les chemins du cœur. Elle m'a invitée à prendre un café. Elle m'a parlé de ses études, de ses amours et j'étais contente qu'elle ne me demandât rien sur moi. Elle n'avait pas besoin de le faire. Elle savait. À un moment, elle s'est tue, m'a regardée dans les yeux. « J'ai appris pour Frédéric. Je suis toujours ton amie. Tu peux me parler de toi si tu as envie, seulement si tu as envie. » Quelle délicatesse dans sa voix, dans son regard, dans ses mots. Comment pouvait-elle savoir pour Frédéric ? J'aurais tant aimé que personne ne sût rien. Je me suis cabrée, bien entendu. « Je n'ai pas envie d'en parler, tu comprends ? » Je sais qu'elle a lu la détresse dans mes yeux clairs et durs comme l'acier. J'étais incapable de la lui dissimuler. Le regard qu'elle posait sur moi m'a fait lâcher prise et, quand, enfin, elle a osé la question que je redoutais depuis des années, j'ai chaviré. « Pourquoi as-tu mis tant de distance entre nous ? Pourquoi as-tu fourni tant d'efforts pour cesser d'être mon amie ? » J'ai raconté des commencements, sans oser parler de tout. Elle m'a écoutée sans m'interrompre. Avec amour. Lorsque, la voix baignée de larmes, je me suis tue, elle m'a embrassée tendrement et a murmuré : « Je suis là, je serai toujours là. »

Freya est une des seules personnes à ne m'avoir jamais menti.

Et, vous, malgré votre air mutin sur la photo, vous mentiez-vous déjà lorsque celle-ci a été prise ? Élise semble sincère, mais Fred, malgré la joyeuse jouvence qui s'exhale de sa personne, laisse découvrir qu'à lui, on ne la fait pas. C'est dans ses yeux dominateurs, dans son regard clair et glacé que l'on peut deviner qu'il n'est pas un tendre.

Élise était-elle conne ou a-t-elle été victime de ses tromperies dès le premier jour ? Les deux, sans doute. L'amour rend aveugle, dit-on. C'est sans doute pour cela qu'elle n'a pas lu les couteaux dans le regard de son aimé. Et lui, même à vingt-trois ans, devait déjà être passé maître dans l'art de la manipulation. J'en ai été victime et je sais dans ma chair combien il peut retourner une situation à son avantage. Quand Élise a pris conscience qu'il lui mentait, il était trop tard ; ils étaient mariés et, à l'époque, on ne baguenaudait pas avec une promesse éternelle. Élise n'a plus eu d'autre choix que de subir son maître.

La photo ne raconte pas quand son calvaire a commencé. Pas plus que les « Je ne me souviens pas » de Clara. Tout a été concocté pour oublier, pour effacer. Comme si les actes de Fred concernaient la famille avant de l'accuser lui-même. À l'époque de mes treize ans, il aurait suffi d'un grain de sable pour que tout fût différent, pour que je pusse continuer à fréquenter Freya, à m'alimenter de son bonheur de vivre, pour que je crusse qu'avant l'amertume et la haine existait la joie. Ce grain de sable dans les machinations de Fred eût pu être Élise ou Clara. Plutôt que de se libérer, elles se sont entravées mutuellement. Ici encore, je ne saurai sans doute jamais comment Fred a réussi ce tour de passe-passe : par des mensonges ouatés, par des menaces ou par des câlineries qui les maintenaient sous sa coupe ?

Elles m'enseignèrent que Fred était le maître, qu'il ne fallait pas le contredire, qu'il fallait le réjouir pour que la vie fût belle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au début, ce ne fut guère facile et, une fois de plus, Freya fut auprès de moi. Vivre seule, me retrouver libre de mes mouvements, avoir du temps à consacrer à ma solitude, exister sans la crainte que Fred apparût soudain et qu'il exigeât une nouvelle fois plus de moi que je ne pouvais et que je ne voulais lui donner.

Mais, malgré mon échappée vers la liberté après mes heures de travail, malgré mes fugues joyeuses avec Freya durant les week-ends, Fred était là, oppressant, froid comme un coup de couteau, m'imposant au bureau un rythme infernal et ne se montrant jamais satisfait de ce que je faisais. Il se vengeait avec minutie, entreprenait tout pour me faire amèrement regretter mon audace, mais je serrais les dents, répondais à ses coups bas par le silence : ne pouvais-je pas être fière de moi, n'avais je pas réussi à me libérer de son emprise, n'était ce pas la première fois de mon existence que je m'offrais un espace de liberté?

Freya me répétait de foutre le camp, de laisser là ce diable et son cabinet de merde ; elle avait des mots durs, poivrés comme de la menthe, pour mieux me convaincre sans doute, mais, malgré mon désir d'éloigner à jamais Fred de moi, je ne pus faire ce pas supplémentaire. Je n'en avais pas la force, j'attendais que la vie réglât mon problème avec lui en le faisant mourir. Malgré la ruade que j'avais lancée en quittant la maison, je demeurais prisonnière de cet homme qui m'avait tout appris et tout pris ; je n'avais jamais travaillé que pour son cabinet d'avocat et je n'imaginai pas me lancer sur le marché de l'emploi dont je ne connaissais rien. Et si je partais, que ferait Clara, elle que j'abandonnais aux délires domestiques du déviant ? C'est l'argument auquel je m'accrochais lorsque Freya déclarait que j'étais folle. Je ne pouvais pas laisser tomber Clara plus que je ne l'avais déjà fait. « Et elle, me rétorquait Freya, a-t-elle agi autrement avec toi ? »

J'avais fini par tout raconter à Freya, mon histoire, du moins ce que j'en savais à l'époque. Les brisures, le silence, le silence, les brisures ! C'était un soir, chez moi, dans mon petit appartement tout neuf ; j'ai parlé durant deux heures et, pas une fois, Freya, ma douce amie, ne m'a interrompue. Elle pleura silencieusement au moment où je me tus, elle pleura longtemps après encore et c'est moi, la malheureuse, l'éprouvée, qui ce soir-là dus la prendre dans mes bras pour la consoler. J'avais ouvert une brèche dans la vie de Freya ; elle qui avait toujours cultivé la joie ne pouvait pas croire au malheur.

À quoi songe Clara dans son mouvoir, si elle est encore capable de réfléchir à quoi que ce soit ? N'est-elle pas partie, là bas, dans cette espèce de bout du monde, pour oublier, grâce à la misère de son quotidien, l'horreur de sa vie ? Ce qu'elle m'a fait subir par son silence coupable, par sa passivité, par sa lâcheté ? Par son étonnante faculté de soumission à cet homme qui fit d'elle un jouet, qui l'utilisa mieux qu'il ne le fit avec Élise ? Même si nous ne parlâmes jamais de rien, je suis persuadée que Clara savait. Dès ce soir de mes treize ans, quatre mois et onze jours. Et aujourd'hui, maintenant qu'elle va sans doute bientôt mourir, je me demande pourquoi elle ne dit rien. De quoi avait elle peur ? De perdre son emploi, de se faire jeter hors de cette maison qui puait l'horreur ? C'est ce qui aurait pu nous arriver de mieux. Quitter Fred, ne plus vivre sous ses basques, courbée par ses désirs et ses ordres. Mais la malédiction des femmes que subit notre lignée devait être la plus forte. D'Élise à Clara et de Clara à moi, maudites et bafouées, de mère en fille. Fred nous a appris à devenir ses prisonnières.

Sur la photo, lorsque vous vous mangez des yeux, mon destin est écrit. Fred dominateur et son Élise subjuguée racontent l'histoire de Clara soumise et la mienne déchirée. Dans le regard qu'elle porte sur lui, Élise laisse clairement

entendre que, de cet homme, elle acceptera tout, qu'il est son maître annoncé et son idole supposée. Bien entendu, Élise eût pu cesser de l'aimer, se révolter, mais voilà : moi qui suis le fruit ultime de ce triste roman peux affirmer que ce ne fut pas le cas. Élise l'aima toujours, même si, à la fin, elle le craignait davantage qu'elle ne l'appréciait, même si à Clara, avant de mourir, elle demanda pardon et qu'à moi, elle en aurait sans doute avoué davantage si son gourou n'était entré dans la chambre à l'instant où elle allait libérer son âme.

Est ce parce qu'il avait été mis en appétit par les caresses qu'il avait prodiguées aux seins fermes de Freya que Fred me toucha pour la première fois le soir de mes treize ans, quatre mois et onze jours ? La date de mon histoire qui effaça les autres souvenirs. Ceux de mes promenades avec Fred, ceux de mes éclats de rire sur ses genoux, ceux des secrets d'enfant que je partageais avec le seul homme de ma vie, puisque mon baladin de père s'en était exclu avant que je pusse le connaître. À partir de cet instant, je relus ma relation avec Fred et, dans chacun des gestes doux qu'il eut pour moi, je plaçai du soupçon. Cette fois où il m'avait serrée très fort contre sa poitrine lorsque j'avais dix ans, était ce parce que ?... Ce matin où il m'embrassa sur le coin de la bouche au moment où je quittais la maison pour l'école, était ce pour ?... Et ce soir de mes six ans où il entra dans la salle de bains alors que j'y étais nue sous prétexte d'y prendre son rasoir, était ce aussi ?...

Quand je lui racontai cela, l'incroyable fut que Freya s'en voulut. Elle affirma que, sans elle, rien ne me serait peut être arrivé. « Je l'ai excité sans le vouloir, ma chérie, mais, en lui permettant de caresser mes seins, j'ai ouvert la boîte de Pandore : s'il avait pu se permettre cela avec moi sans que je hurle, ne pouvait il pas exiger davantage de toi, sa petite fille ? » Comment pouvait elle penser cela ? Fred était un malade depuis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



jours et il entre dans ma chambre sans que je me méfie. Il y vient fréquemment pour vérifier si j'étudie mes leçons ou si j'ai besoin d'aide. Il s'approche dans mon dos; concentrée sur mes maths, je ne lui accorde pas d'attention, pressée d'achever ces exercices de produits remarquables. Ses mains se posent sur mes épaules, descendent vers ma poitrine et, soudain, ce n'est plus mon grand père qui est là, mais un prédateur. Tout s'accélère, je crie, je crie, je crie, mais, comme ce soir là, aucun son ne sort de ma bouche, personne ne peut entendre mon appel au secours, Fred rit, je crie encore, Fred rit, je me réveille en sueur.

Freya m'affirme que le jour où je pourrai crier vraiment, je me libérerai, qu'alors je recontacterai la petite fille heureuse dont Fred a brisé l'existence et la confiance, celle qui nous permet de poser des gestes simples, non contrôlés, des gestes qui n'ont peur de rien parce qu'ils ne savent pas que la peur existe. Freya parle avec douceur, sans chercher à me donner de leçon; je sais qu'elle m'accepte telle que je suis, qu'elle n'aime pas une image et qu'elle voudrait tant me rendre la faculté d'émerveillement que Fred m'a ravie.

Sur la photo où vous êtes tous les deux, Élise et Fred, Fred et Élise, je voudrais distinguer une faille qui me permettrait d'affirmer que vous ne paraissez pas heureux, un détail perturbant qui indique que Fred était déjà un monstre, mais rien, rien que deux êtres qui se tiennent par la taille avec tendresse et qui se disent qu'ils sont heureux. Je vous jalouse : jamais je n'ai pu accepter qu'un homme m'enlace ainsi, jamais je n'ai pu accorder à personne cette confiance que je lis dans le regard d'Élise.

Des trois femmes du clan, ce fut elle qui connut le plus de bonheur. Je n'ai jamais rien vu qui ressemblât à de la joie sur le visage de Clara. Elle a toujours été triste et je me dis parfois qu'il existe des gens chez qui la poisse s'inscrit dans le corps

dès avant la naissance. Parce que Clara n'a jamais souri, parce que Clara n'a jamais éclaté de rire; c'est peut être elle qui a changé Fred, qui l'a transformé en prédateur, Clara et son éternelle tristesse, Clara et le malheur romancé dans ses yeux.

Comment était elle lorsqu'elle fut petite fille ? Elle a refusé de m'en parler, se contentant, les rares fois où je lui ai posé la question, de sa réponse fétiche : « Je ne me souviens pas, je ne me souviens pas. » Élise ne fut guère plus bavarde et Fred, avec un large geste des bras, comme s'il allait entamer une plaidoirie, lâchait : « Clara a toujours eu une fève dans le cul, c'est lamentable. »

J'étais petite; sa phrase me choquait, mais m'amusait aussi. J'imaginai cette pâle femme qui devait être ma mère avec une fève entre les fesses. Au moins, ça la rendait un peu marrante ! Je ne comprenais pas le mépris de Fred, je ne me rendais pas compte que, si on l'aime, ne fût ce qu'un tout petit peu, on ne parle pas ainsi de sa fille. Je trouvais normal qu'Élise et Clara ne se révoltent pas parce que je les avais toujours vues vivre comme des ombres.

Quand je suis née, Clara avait vingt et un ans. Elle ne m'a jamais rien raconté de son enfance ou de son adolescence. A t elle connu un peu de bonheur ? A t elle fréquenté d'autres garçons avant de rencontrer ce père volage qui fut le mien, cet aventurier fugueur parti sans laisser d'adresse ? S'est elle révoltée contre l'omnipotence de Fred ? Clara fait partie de ces femmes qui donnent l'impression de n'avoir jamais vécu de crise d'adolescence, comme si elles étaient brisées avant de pouvoir naître à elles mêmes.

Et ce silence dont elle s'entoure ! Ce visage fermé qui tient loin d'elle toute tentative de séduction, tout espoir de contact. Au cabinet, les visiteurs passaient souvent devant son bureau sans même la saluer. Ce n'était pas par impolitesse, je l'ai

compris avec le temps, c'était parce qu'ils ne la voyaient pas. Même nue sur un podium, Clara serait passée inaperçue. Moi aussi, souvent, je me suis surprise à la traverser du regard, comme si elle n'existait pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mère, est un mystère que j'ai préféré éluder, tremblant au fond de moi de savoir pis que ce que je sais déjà : mon père est parti parce qu'il n'était qu'un pâle aventurier des cœurs, mon père a largué Clara enceinte parce qu'il a choisi de ne prendre aucune responsabilité. J'ai préféré ne jamais me demander ce qui avait pu se passer entre Fred et lui, ni comment cet homme aurait trouvé ses marques dans une famille gérée par un despote qui n'acceptait pas d'autres règles que celles qu'il édictait. Au fond, le fait que mon père ait été déclaré sujet tabou par Fred m'arrangeait bien.

Elle bavait, écroulée dans son fauteuil, la tête mollement penchée sur sa poitrine, les yeux vides, marmonnant le mot « photo », grognant, marmonnant. J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai prononcé cette phrase que j'avais répétée mille fois à la maison, seule d'abord, devant Freya ensuite, tentant d'éprouver de la légèreté où il n'y avait que du vide : « Bonjour, maman. Ça va ? »

Elle a continué de baver comme si de rien n'était. J'ai posé la main sur son épaule, l'ai doucement secouée, ai répété : « Bonjour, maman. Ça va ? » Cette fois, elle a tourné les yeux vers moi. J'y ai lu une interrogation. Les mots atteignaient son cerveau avec difficulté et j'ai mesuré combien l'infirmière et le médecin étaient proches de la vérité quand ils affirmaient qu'elle se laissait glisser vers la tombe. D'un coup, comme un ciel d'orage, ses yeux se sont assombris; elle s'est raclé la gorge et elle a déclaré clairement : « Je ne suis pas ta mère, je ne suis la mère de personne, tu n'as pas le droit de m'appeler comme ça. »

Je m'attendais à tout, sauf à ces mots-là. J'aurais voulu que Freya fût à mes côtés, pour me pincer, pour me confirmer que je ne rêvais pas. Putain ! Voilà qu'après les efforts que j'avais fournis pour lui dire « maman », cette vieille garce me lâchait une phrase pareille ! Je suis restée sans voix, la fixant avec des yeux si surpris qu'elle a réagi et m'a demandé si j'avais avalé de travers. Nous n'avions plus échangé une aussi longue conversation depuis des semaines ! J'ai tenté de me calmer en respirant lentement et je lui ai répondu qu'elle ne pouvait pas nier être ma mère, même si elle avait toujours laissé aux autres le soin de s'occuper de moi.

Freya avait raison. Il était important d'exprimer ces mots que j'avais enfouis en moi. Après la première phrase éjectée, une autre suivit et une autre encore. J'inondai Clara de rancœur, de désarroi, je la chargeai du poids de son absence qui avait pesé

sur mes épaules durant mon enfance et après. C'était à son tour d'ouvrir des yeux grands comme des soucoupes; elle avait relevé la tête, avait cessé de baver, se laissait transpercer par mes mots sans pouvoir réagir. La tempête était trop forte; ma raison me soufflait de me taire, de laisser là cette vieille femme, de l'abandonner à ses fichus secrets, mais l'émotion trop vive m'obligeait de lui jeter à la figure ce vide d'amour qui m'avait tant fait souffrir. Je réussis à conserver pour moi ce soir de mes treize ans, quatre mois et onze jours et les quatre-vingt-dix-neuf fois où Fred m'agressa, je ne parlai que d'elle qui m'avait mise au monde sans pouvoir me garder un père et sans jouer son rôle de mère.

Soudain, en un geste vif dont je ne l'aurais pas crue capable, elle agrippa mon bras, me tira vers elle; ses yeux me semblèrent incendiés par une haine féroce et, dans ses mots, brûlaient des flammes infernales lorsqu'elle me balança d'une voix criarde et brisée : « Pour être mère, il faut l'avoir désiré. Je n'ai jamais voulu ta naissance; elle m'a été imposée. »

Une infirmière, sans doute alertée par les bruits de notre conversation agitée, est entrée dans la chambre à cet instant. Qu'a-t-elle lu sur nos visages pour s'émouvoir ? La réflexion de Clara m'avait figée et elle semblait avoir épuisé ses forces dans cet aveu cruel. Ses yeux s'étaient éteints, elle avait lâché mon bras et sa tête penchait à nouveau sur sa poitrine. L'infirmière m'a demandé ce qui se passait, s'est approchée de Clara pendant que je me prenais les pieds dans une réponse bredouillante. « Elle s'est fâchée, je ne l'ai jamais vue dans cet état. » La jeune femme m'a répondu que Clara allait mal, qu'il fallait la ménager. Je me sentais mise en cause, accusée de nuire à la santé de cette mère qui n'avait jamais voulu ma présence auprès d'elle. Des mots-couteaux comme ceux-là s'enfoncent dans la chair et y laissent une blessure profonde.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



l'avoir choisie pour accompagner ma vie, heureuse qu'elle m'ait élue, moi, comme sa meilleure amie. « Je vous emmerde ! » avait crié Fred le jour où j'avais quitté la maison de la honte. Lui qui m'avait appris à détester les hommes et qui avait tout fait pour les éloigner de moi ne pensait pas que je puisse être capable d'amour. L'idée l'exaspérait. Fred ne m'avait pas détruite comme il avait brisé Élise et Clara. Avec moi, il n'avait pas eu le dernier mot et cela lui était insupportable.

« Ces morts qui se tiennent par la taille sont enterrés et nous sommes vivantes ! » me souffla Freya. Je me rapprochai d'elle, tendre, apaisante, sereine. Même lorsque l'ombre est compacte, la lumière y déniche toujours une fissure où elle se faufile avant de fleurir.

## Du même auteur

### **Chez Desclée de Brouwer**

*Avec l'Intime*, 2009.

*Pont désert*, 2010.

*Reçois et marche*, 2011.

*Jolie libraire dans la lumière*, 2012.

*Le vieil enfant*, 2014.

### **Chez Grasset-Jeunesse**

*Depuis ta mort*, 2004.

*Mon pire ami*, 2006.

*Voleur de vies*, 2008.

*À moitié vide*, 2009.

*Je voudr@is que tu...*, 2011.

### **Cher Ker éditions**

*Les aventures de Bob Tarlouze*

*Arrête ton baratin*, 2013.

*Mise en scène*, 2014.

*Bons baisers de Kaboul*, 2015.

### **Chez Marabout**

*Clés pour la paix intérieure*, 2014.

### **Chez Mijade**

*La remplaçante*, 1996.

*Rue Josaphat*, 1999.

*Ado blues*, 2002.

*Monsieur Bonheur*, 2003.

*Vidéo poisson*, 2007.

*Le coupable rêvé*, avec André-Paul Duchâteau, 2007.

*Tabou*, 2008.

*Journal de Jamila*, 2008.

*L'amour à boire*, 2008.

*Aurore barbare*, 2008.

*Rose bonbon, noir goudron*, 2009.

*Rose afghane*, 2012.

*La forêt plénitude*, 2013.

*Le stylo*, 2014.

*Je t'enverrai des fleurs de Damas*, 2014.

## **À La Renaissance du Livre**

*L'arbre à frites*, 2011.

*Bart chez les Flamands*, 2012.

*L'école au feu et les profs au milieu*, 2013.

*Moi, ministre de l'Enseignement*, 2014.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,  
en XXXXX 2015  
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

*Imprimé en France*